

Sans salut

Être partout où est la vie¹

DANIELLE COHEN-LEVINAS *

DOI: <https://doi.org/10.15162/1827-5133/1823>

“ Sans salut, face à l'impossible,
juste capables de saluer notre si singulière aventure. ”

(Jean-Luc Nancy, *La Peau fragile du monde*,
Paris, Galilée, 2021, p.17)

ABSTRACT

Mais comment témoigner du souffle de l'ami? Comment dire que l'esprit souffle encore et toujours, qu'il ne s'arrêtera jamais de souffler, sans pour autant que ce souffle ne soit identifié à un avatar ontothéologique dont Jean-Luc Nancy nous mettait en garde? L'histoire des religions et de la métaphysique se sera tellement octroyé le privilège du “par-delà”, que la parole qui en libère court le risque de se retrouver otage de ce dont elle s'est depuis longtemps exilé. Tant pis, il nous le faut courir ce risque. Jean-Luc Nancy aimait à citer cette phrase d'Ingeborg Bachmann: “Toute personne qui tombe a des ailes”.

Disons, pour faire bref et court, que les ailes sur lesquelles se déploient le souffle de Jean-Luc Nancy n'a ni commencement ni fin. Il est surgissement. La survenue du souffle, pourrait-on dire, un mot que chérissait Nancy. Un souffle à l'approche qui vit et meurt infiniment, là où ça surgit, à l'improviste.

Come testimoniare il respiro di un amico? Come dire che lo spirito respira ancora e sempre, che non smetterà mai di soffiare, senza che questo respiro si identifichi con un avatar ontoteologico da cui Jean-Luc Nancy ci ha messo in guardia? La storia della religione e della metafisica si è talmente permessa il privilegio dell'oltre che la parola che la libera rischia di essere ostaggio di ciò

¹ Ce texte a été écrit et lu au Colloque consacré à Jean-Luc Nancy, *Anastasis de la pensée* (22-24 janvier 2022, Centre Georges Pompidou/ENS Ulm Paris); journées organisées par Divya Dwivedi, Jérôme Lèbre, Shaj Mohan, Maël Montévil et François Warin.

* Danielle Cohen-Levinas è professoressa di Filosofia contemporanea e Filosofia dell'arte e della musica presso l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne e all'École Normale Supérieure di Parigi, ha fondato nel 2012 il Centre Emmanuel Levinas.

da cui è stata a lungo esiliata. Pazienza, dobbiamo correre questo rischio. Jean-Luc Nancy amava citare questa frase di Ingeborg Bachmann: “Ogni persona che cade ha le ali”.

Diciamo, per farla breve e dolce, che le ali su cui si dispiega il respiro di Jean-Luc Nancy non hanno né inizio né fine. È un'emersione. Il sopraggiungere del respiro, si potrebbe dire, una parola cara a Nancy. Un respiro che si avvicina, che vive e muore all'infinito, là dove sorge, inaspettatamente.

How to witness the breath of a friend? How to say that the spirit still and always breathes, that it will never stop blowing, without this breath being identified with an onto-theological avatar that Jean-Luc Nancy has warned us against? The history of religion and metaphysics has so afforded itself the privilege of the “beyond” that the word that liberates it risks being hostage to that from which it has long been exiled. Too bad, we have to take that risk. Jean-Luc Nancy was fond of quoting this line from Ingeborg Bachmann: “Every person who falls has wings”.

Let us say, to keep it short and sweet, that the wings on which Jean-Luc Nancy's breath unfolds have no beginning and no end. It is an emergence. The coming of the breath, one might say, a word that Nancy cherished. An approaching breath that lives and dies infinitely, where it rises, unexpectedly.

Oui, c'est vrai, nous avons pensé tant de fois, chacun d'entre nous différemment, que Jean-Luc Nancy était immortel; qu'il avait pour ainsi dire ressuscité tant de fois sans jamais être mort, sans que cette résurrection fût précédée de ce que nous nommons la cessation de la vie.

Tant de fois nous avons eu peur, nous avons été saisis d'effroi devant l'inéluctable, parce que, non, Jean-Luc Nancy ne pouvait pas mourir. Il nous l'avait prouvé tant de fois. Tant de fois il s'était lui-même surpris à déjouer la prévisibilité la plus propre de l'existence, ce qu'il appelait, dans un article consacré à Heidegger, *Heidegger et la vie sans mort*³.

La tâche de la vie ne pouvait pas être autre chose que la réouverture du sens même d'un mourir qui ne vient pas, d'un mourir infiniment ajourné; d'un mourir infiniment vivant. D'un mourir vivant jusqu'à la mort. "Morts ou vivants", disait Jean-Luc Nancy, "les amis sont des esprits (...) un esprit souffle à sa manière – mort ou vivant".

Alors aujourd'hui, ce n'est pas exactement de l'immensité intellectuelle que Jean-Luc Nancy nous a transmis et enseigné que je souhaite parler. Je ne prends pas ici la parole devant vous pour commenter tel ou tel aspect de son œuvre qui nous est chère et précieuse, parce que le travail de la pensée ne s'arrête jamais, parce qu'il ne faut jamais laisser le sens se dissoudre, se disloquer, se forclure et s'interrompre. Je voudrais parler du souffle de l'ami, de sa voix, de son rire, de ses silences, de ses tourments, de ses marges, de ses écarts, tout ce qui par-delà le mourir nous échoie en partage, en commun, dirait Jean-Luc.

"Aujourd'hui je vis entourés d'amis morts ou présents", disait-il. "J'entends leur intonation et je les entends me dire: alors, tu voudrais bien savoir ce que nous dirions"⁴. Oui Jean-Luc, j'aimerais bien savoir ce que tu m'en dirais. Mais d'ores et déjà, je sais que tu ne partageais avec Montaigne l'idée que nous devons apprendre à mourir. Apprendre à mourir? Pourquoi faire? Quelle vaine prétention, dont tu disais aussi que Montaigne avait fini par y renoncer. Car comment pourrions-nous apprendre ce qui est le propre de la désappropriation, de la vulnérabilité absolue de la vie. C'est à ce prix, au prix de la désap-

³ J.-L. Nancy, *Heidegger et la vie sans mort*, *le Nouvel Observateur*, n. 2019, 17-23 juillet 2003.

⁴ J.-L. Nancy, *À la vie, à la mort ? Entretien avec Jean-Luc Nancy*, "Philosophie magazine", 24 août 2021.

appropriation de ce que nous avons de plus propre, que Jean-Luc Nancy est devenu un penseur de la finitude qui aura toujours donné le dernier mot à la vie.

Mais comment témoigner du souffle de l'ami? Comment dire que l'esprit souffle encore et toujours, qu'il ne s'arrêtera jamais de souffler, sans pour autant que ce souffle ne soit identifié à un avatar ontothéologique dont Jean-Luc Nancy nous mettait en garde? L'histoire des religions et de la métaphysique se sera tellement octroyé le privilège du "par-delà", que la parole qui en libère court le risque de se retrouver otage de ce dont elle s'est depuis longtemps exilé. Tant pis, il nous le faut courir ce risque. Jean-Luc Nancy aimait à citer cette phrase d'Ingeborg Bachmann: "Toute personne qui tombe a des ailes"⁵.

Disons, pour faire bref et court, que les ailes sur lesquelles se déploient le souffle de Jean-Luc Nancy n'a ni commencement ni fin. Il est surgissement. La survenue du souffle, pourrait-on dire, un mot que chérissait Nancy. Un souffle à l'approche qui vit et meurt infiniment, là où ça surgit, à l'improviste.

Peut-être, peut-être, rien n'est sûr, en commençant par évoquer sa voix. Impossible de ne pas entendre résonner au creux de l'oreille, tapis quelque part au fond du tympan, le timbre de la voix de Jean-Luc Nancy. Ce timbre dont la gravité, la plénitude, la scansion, l'intonation était une adresse pour tous les singuliers-pluriels que nous sommes. Une adresse pour la communauté, qui touche au plus profonds les affects du monde et du temps.

J'ai souvent dit à Jean-Luc Nancy que s'il avait été un chanteur, il aurait été ce que l'on appelle dans le jargon musical, une basse profonde. Une tessiture de basse, ou de baryton-basse, comme il convient pour interpréter le rôle de Boris Godounov de Moussorgski, par exemple. Il ne déplaisait pas à Jean-Luc de se projeter dans le rôle de Boris Godounov, de se dire qu'il était "baryton basse", plus exactement, "philosophe et baryton basse". La voix comme paradigme de l'*interior intimo meo*, d'Augustin, par-delà les croyances et les convictions religieuses, par-delà même "l'effacement des destinations transcendantes", selon la belle formule de Nancy dans *Que faire?*⁶ Que faire? Voilà bien une question qu'aujourd'hui nous ne cessons de nous poser.

Permettez-moi de me mettre le temps d'une parenthèse à l'écoute de l'éclat

⁵ I. Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, trad. fr. de F. Rétif, Gallimard, Paris 2015, p. 247. Cité par Jean-Luc Nancy, in *Que faire ?*, Galilée, Paris 2016, p. 59.

⁶ J.-L. Nancy, *Que faire ?*, cit., p. 56.

intérieur de la voix de Jan-Luc Nancy. Jean-Luc aimait la scène, l'avant-scène, l'improvisation, les marges, les coulisses de la pensée. Il aimait les musiciens. Mais dès lors que nous parlions de musique ensemble, c'est-à-dire quasiment à chaque fois que nous nous parlions, au détour d'une phrase, Jean-Luc disait à mi-voix, sur le ton de la confiance et de la mélancolie : "oui, mais la musique Danielle, tu le sais, c'était l'affaire de Lacoue". Un point d'orgue quasi religieux venait alors se glisser entre notre échange, pour surseoir au nom propre qu'il venait de prononcé ; ce nom propre, Lacoue, qui le liait à tout jamais, dans la vie comme dans la mort, dans la vie et dans la mort, à son propre nom.

Je ne m'aventurerai pas davantage dans ce que Jean-Luc Nancy nomme "le silence du dehors"⁷ – ce que j'ai appelé de manière plus prosaïque "Point d'orgue". Mais, je m'empresse d'ajouter qu'il n'y a pas de dehors pour Jean-Luc Nancy: "(...) - il n'y a pas de dehors, sinon dedans, au plus intime, là où ça surgit, là où ça craque, rompt ou s'articule"⁸.

Pas de dehors, "sinon dedans" : retour à une subjectivité augustinienne qui accueille avec gratitude ce qui advient; un dedans comme échappée d'un temps clos ou destinal, à la mesure de la vulnérabilité de l'humanité de l'homme. Où est l'humain? Telle aurait pu être le titre de cet hommage *Sans salut* adressé à Jean-Luc Nancy. En ces temps désorientés, l'humain est partout dehors, y compris dans son dedans le plus intime et blessé. Les récits de Kafka nous fournissent la matrice narrative de cette peau fragile dont parle Nancy. Gregor Samsa dans *La métamorphose* est en quelque sorte passé en une nuit de l'autre côté des principes que la raison universelle reconnaît comme le propre de notre civilisation. Son enveloppe humaine a pris la forme d'un cancrelat répugnant au regard du monde, mais son humanité n'a pas pour autant cessé de battre, au rythme effrayant de l'inhumanité du monde, et en particulier de l'inhumanité de ses proches et de sa famille qui attendent avec une impatience à peine déguisée de voir ce cœur trop humain cesser de battre: "Ben (...) pour ce qui est de vous débarrasser de la chose d'à côté, ne vous faites pas de souci. C'est déjà réglé"⁹.

⁷ J. L. Nancy, *La Peau fragile du monde*, Galilée, Paris 2020, p. 27.

⁸ *Ivi*, p. 28.

⁹ Réplique de la femme de ménage à Madame Samsa, la mère de Gregor, à la fin de *La*

Se débarrasser d'une humanité devenue trop encombrante, dont le symptôme est d'exposer sa nudité la plus radicale, son absolu dehors, sans espoir de retour au-dedans, sans Salut, sans rédemption: voilà l'enseignement que je tire de cette dialectique "dehors/dedans", qui fait de l'existence le lieu de tous les escarres, de toutes les écorchures et de toutes les métamorphoses de l'humain. On ne peut pas *toucher* la peau d'un homme-cancrelat, pas plus qu'on ne peut toucher la peau à vif du monde, mais on peut y voir l'incomplétude de notre condition et répondre à cette humanité défaillante par une parole adressée. Quel langage pourrait venir à bout d'une fragilité constitutive et constituante de ce laps entre dedans-dehors, de ce clignotement de la psychè qui ne peut plus ou ne sait plus faire face? *Hi nenni* (me voici), dit le prophète dans la Bible hébraïque. Sait-il seulement à qui il le dit, sait-on seulement à qui il dit "tu"? A un dehors dont la peau se sera absentée depuis toujours, nous laissant au bord; ce bord que Nancy décrit comme étant "la part ou la dimension exposée et exposante du singulier"¹⁰.

Je ne m'aventurerai pas plus dans ce "dehors" intime. Je voudrais juste faire entendre, modestement, quelque chose de ce craquement, du surgissement du souffle, la mort infiniment qui ourdit la vie; la vie plus forte que la mort, comme nous l'enseigne *La Cantique des cantiques*. Mais si mourir infiniment se situe résolument auprès de la vie. "Nous faisons notre vie et notre mort, écrit Nancy, qui a leur tour nous font"¹¹.

Ce faire, cette quasi poétique de la vie et de la mort, qui fait que même à bout de souffle, ni l'une ni l'autre n'épuise le désir de sens, ne nous obligerait-elle pas, au regard de tout ce qui étouffe et essouffle le souffle - le souffle politique, le souffle de l'Occident lui-même comme le pensait Nancy, le souffle de l'enchantement - cette poétique de la vie et de la mort ne nous incite-elle pas "à se tenir prêt pour l'improviste"¹², comme l'écrit Nancy dans les dernières lignes de *Que faire?*

métamorphose de Franz Kafka.

¹⁰ J.-L. Nancy, *La Peau fragile du monde*, cit., p. 165.

¹¹ J.-L. Nancy, *Que faire ?*, cit., p. 56.

¹² Ivi, p. 119.

Alors oui, j'y reviens, et je conclus dessus: la voix. Cette voix je l'entends parce qu'elle fut pour moi l'expression la plus saisissante de l'*interior intimo meo* augustinien cher à Jean-Luc. Et par-delà l'*interior intimo meo*, j'entends ses harmoniques, ces résonances qui surgissent d'un son mis en vibration, qui s'écoulent mais ne s'écrivent pas; j'entends ses larmes. Les larmes de la voix de Jean-Luc, qui disait mieux que n'importe quel discours, combien la vie n'était pas "une vie sans mort", selon la formule de Heidegger qu'il avait commenté en 2003, mais bien une vie où mourir signifie mourir infiniment, sans relâche, comme si mourir signifiait courir vers la vie, et y courir à bout de souffle. Extraordinaire retournement de l'intentionnalité existentielle. La mort elle-même est vulnérable devant la vie. La fragilité du monde n'est pas que ce dernier va mourir, mais que "l'homme passe infiniment l'homme". "On peut dire" – écrit Jean-Luc Nancy dans *La Peau fragile du monde* – "que cette phrase a ouvert la scansion du temps qui nous vient"¹³.

¹³ J.-L. Nancy, *La Peau fragile du monde*, cit., p. 21.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHMANN I., *Toute personne qui tombe a des ailes*, trad. fr. de F. Rétif, Gallimard, Paris 2015.
- NANCY J.-L., *Heidegger et la vie sans mort*, *le Nouvel Observateur*, n. 2019, 17-23 juillet 2003.
- , *À la vie, à la mort ? Entretien avec Jean-Luc Nancy*, “Philosophie magazine”, 24 août 2021.
- , *Que faire ?*, Galilée, Paris 2016.
- , *La Peau fragile du monde*, Galilée, Paris 2020.